

C'est la nuit noire. Une voiture roule sur l'autoroute. Au volant, un homme dans l'ombre (non identifiable). A côté de lui une femme est presque inconsciente. Elle gémit de douleur. L'homme est inquiet.

Repasse dans sa tête des flashes très brefs. Moments d'une dispute, des cris, un coup de feu, une lutte au corps à corps, du sang sur ses mains (trois personnes sont présentes)...

La voiture arrive à un péage. L'homme baisse sa vitre. Ticket. Le caissier attend la monnaie. L'homme attrape le sac de la femme et fouille dedans, en plaisantant sur le lourd sommeil de sa femme. La femme est inerte, comme morte. Sur sa main et son manteau, le caissier croit apercevoir du sang. L'homme au volant, nerveux, paye, salue aimablement et s'en va.

Inquiet, le caissier note le numéro minéralogique de la voiture.

Le caissier hésite un moment puis prévient la gendarmerie.

Des motards pistent l'autoroute, quasiment déserte à cette heure de la nuit, à la recherche du véhicule. Ils trouvent finalement la voiture abandonnée à une sortie de l'autoroute, près d'un petit bois. La femme est seule dans le véhicule, morte. Elle a succombé à une balle de fusil dans le ventre. Les motards lancent un appel radio.

A la gendarmerie, ISABELLE FLORENT est réveillée en pleine nuit, au milieu d'un rêve, par CLUZEAU (désolé). NICOLAS est aussi réveillé. A contre coeur, elle s'habille rapidement. Elle confie la surveillance de son fils à CHRISTINE RIVIERE.

Sur les lieux, dans la nuit noire, ISABELLE et ses hommes inspectent le véhicule. Des ambulanciers emmènent la victime. La voiture appartient à Monsieur et Madame GILBERT CARON. La femme est sans doute FRANCOISE CARON.

Dès l'aube, un plan "Epervier" sera déclenché pour retrouver le conducteur en fuite¹.

¹ Les passages en italique sont des informations éventuellement fournies par les dialogues.

De retour à la gendarmerie, on amène à ISABELLE le caissier du péage, le témoin. Elle l'interroge. Elle obtient un signalement approximatif du conducteur. Un gendarme amène un article de journal où GILBERT CARON est en photo (la photo est mauvaise). Le caissier du péage le reconnaît. ISABELLE s'étonne que ce monsieur soit dans le journal. *GILBERT CARON est un notable local. Il est le PDG d'une entreprise qui fait de la confection de sacs à main, de porte-feuilles et autres accessoires en cuir. Il est, grâce à son affaire, un rouage économique essentiel pour la région. Il fait, de près ou de loin, travailler beaucoup de monde (chaîne du cuir, depuis l'élevage de vaches jusqu'à la fabrication des produits). C'est quelqu'un d'important. Il est aimé (dans le journal, il reçoit la médaille de l'entrepreneur le plus actif de l'année).*

ISABELLE envoie deux gendarmes chez les CARON.

Dans la nuit mal lunée, le conducteur, très essoufflé, court à travers le bois. Il a dans ses mains un couteau ensanglanté (on ne voit pas son visage).

Les deux gendarmes arrivent chez GILBERT CARON. Personne. N'ayant pas le droit d'entrer, ils restent en faction devant chez lui.

L'aube pointe. Le plan "Epervier" pour retrouver le conducteur commence. Les gendarmes sont en place. Certains sont accompagnés de chiens. ISABELLE, malgré sa nuit blanche, suit l'opération. Un hélicoptère est prêt à décoller. Officiellement, on cherche GILBERT CARON, soupçonné de meurtre.

Au milieu de la matinée, des gendarmes croisent des chasseurs qui rentrent. Ils n'ont rien vu mais sont en colère que leur gibier soit dérangé par des gendarmes. L'hélicoptère dans lequel s'est installée ISABELLE atterrit près d'eux. Les chasseurs se moquent de l'ampleur de l'opération. Ils se moquent aussi d'ISABELLE qui s'approche (*une femme...*).

Elle n'a pas du tout dormi. Elle est facilement irritable. Elle n'aime pas le machisme de ces chasseurs. Elle les interroge sèchement. Les chasseurs sont peu loquaces. GILBERT CARON est leur ami (ils respectent une sorte

"d'omerta"). *GILBERT CARON est lui-même un chasseur (il possède un fusil de chasse). Il connaît très bien chaque recoin du bois. Pour ces chasseurs, GILBERT est un grand monsieur qui se donne à fond pour son entreprise. Pour plaisanter, ISABELLE le compare à une sorte de "saint". Ce terme est sérieusement confirmé par les chasseurs. ISABELLE rappelle que ce "saint" a peut-être tué. Les chasseurs n'en croient rien. Même à la chasse il ne tue quasiment rien.*

En fin de matinée, ISABELLE arrive à la gendarmerie pour rendre compte au commandant ROCHER. Dans le bureau du commandant l'attend aussi madame MONESTIER, le procureur de la République. ISABELLE CARON résume la situation et demande un mandat contre GILBERT CARON. ROCHER explique que *cet homme est un notable de la région, de plus, très apprécié par tout le monde et notamment par les élus... Ces gens n'aiment pas la mauvaise publicité.* Mais GILBERT CARON est peut-être aussi un meurtrier. Madame MONESTIER, magistrat objectif, délivre le mandat.

Près de la maison de GILBERT CARON, les gendarmes sont toujours en faction. Le conducteur en fuite (toujours anonyme) s'approche et entre discrètement dans la maison par une porte située derrière.

Dans ses appartements, ISABELLE, fatiguée, retrouve son fils NICOLAS. Scène affectueuse d'une mère avec son fils. Ils ouvrent ensemble une lettre du père de NICOLAS, en vadrouille dans les mers du sud. CHRISTINE RIVIERE invite ISABELLE à venir déjeuner avec eux (complicité, solidarité). ISABELLE va d'abord prendre une douche pour se détendre.

Au bureau, ISABELLE se renseigne sur GILBERT CARON et son épouse. Son bilan parle pour lui. ISABELLE suppose que ce crime est le résultat d'une tragique dispute. *CARON n'a pas l'image d'un "serial killer"...*

MOYNET vient rappeler à ISABELLE que son neveu SEBASTIEN, 15 ans, le fils de son frère, fait un petit stage à la gendarmerie. *Il rêve de devenir gendarme.* En confidence, MOYNET avoue qu'*il n'est pas en très bons termes avec son frère, à cause d'une histoire d'héritage qui a failli mal*

tourner. Mais il aime bien son neveu et puis, il faut savoir "passer l'éponge".

ISABELLE et ses hommes se rendent chez GILBERT CARON. Ils fouillent la grande maison de ce riche chef d'entreprise. Le mobilier et l'arrangement intérieur de la maison montrent que GILBERT reste quelqu'un de simple. Il n'expose pas sa fortune dans l'achat de richesses clinquantes.

Une photo posée dans le séjour montre GILBERT, sa femme FRANCOISE, et un autre homme. *C'est HENRI CARON* explique RIVIERE, *le frère de GILBERT*. ISABELLE remarque qu'ils se ressemblent beaucoup. *Célibataire, il habite un appartement en ville.*

Dans la spacieuse cuisine, un gendarme trouve le fusil, mal dissimulé sous l'évier. *La dispute conjugale qui a mal tourné se précise.* Il y a des traces de sang dans la cuisine, qui ont été mal nettoyées. Elles vont être analysées.

La journée se termine. Les gendarmes du plan "Epervier", emmenés par ROUSSILLON, rentrent. GILBERT CARON reste introuvable. *Le plan "Epervier" est suspendu pour la nuit et reprendra demain.*

Le lendemain matin, ISABELLE et ses hommes vont visiter l'entreprise.

C'est un grand bâtiment où les bureaux et l'atelier de fabrication ("l'usine") communiquent. Le peloton de gendarmerie traverse rapidement les ateliers. Les employés s'étonnent. Ils discutent à voix basses (les rumeurs vont bon train... *"le patron aurait tué sa femme"...*).

Dans les bureaux, ISABELLE rencontre SYLVIE MARCHAND, la jeune secrétaire de GILBERT CARON. Elle ne veut pas laisser les gendarmes fouiller les lieux en l'absence de son patron. ISABELLE lui explique la situation (*le "patron" est soupçonné de meurtre et il a disparu*). SYLVIE est horrifiée d'imaginer ça. *"Sûrement un accident"* répète-t-elle. Selon les dires de SYLVIE, les rapports entre elle et CARON étaient exclusivement professionnels.

Soudain, un homme en colère entre. Il annonce à SYLVIE *un préavis de grève pour le lendemain. Il n'a pas apprécié le "coup que GILBERT lui a fait hier !"*. ISABELLE veut

l'interroger, et notamment sur "hier". Mais il n'a pas le temps, *il a du travail !*

ISABELLE insiste avec son autorité de gendarme. L'homme est JEAN-CHARLES MARTRE, le délégué syndical et représentant du personnel. Il s'amuse du fait que *la gendarmerie ait engagé des "gendarmettes"...* ISABELLE se vexe. Elle lui demande s'il a un alibi pour la soirée du meurtre. Il était en famille. Quand il apprend l'histoire en détail (*la mort de FRANCOISE et la fuite de GILBERT*), JEAN-CHARLES MARTRE perd son ardeur. Il est comme abattu (il avoue qu'*il ne voulait pas croire les rumeurs*). GILBERT, malgré son statut de patron est un ami pour lui (ami d'enfance).

Le préavis de grève est lancé parce qu'*ils avaient hier un rendez-vous très important que GILBERT n'a pas honoré, pour parler de l'avenir de l'entreprise. En effet, une rumeur très sérieuse court sur la prochaine vente de l'entreprise à un grand groupe étranger... Ceci entraînerait restructuration, licenciements, peut-être fermeture et chômage* (comme l'affaire "Moulinex" et bien d'autres).

ISABELLE consulte l'agenda de GILBERT CARON. Il confirme le rendez-vous, ainsi que la rumeur. GILBERT avait rendez-vous dans l'après midi d'aujourd'hui avec les représentants d'un grand groupe américain de maroquinerie industrielle.

ISABELLE demande des renseignements sur HENRI CARON, le frère de GILBERT. JEAN-CHARLES MARTRE ne l'aime pas tellement. *C'est un flambeur, un frimeur. Il claque son fric pour son pur plaisir. Mais il possède la moitié de l'entreprise...*

ISABELLE laisse un gendarme en faction à l'usine pour que personne ne touche à rien. Puis elle s'en va.

ISABELLE arrive chez HENRI CARON, seule. HENRI l'accueille en peignoir. Il sort de la douche. Il ressemble beaucoup à son frère (même allure générale). Il trouve ISABELLE très séduisante. Et, sans scrupule, il essaie de la draguer (assez primaire). Il est d'ailleurs assez séduisant mais ISABELLE n'est pas dupe. L'appartement de HENRI ressemble à une garçonnière. Il est richement décoré, très tape à l'oeil. HENRI est fier d'exposer sa fortune (il correspond bien à la description faite par MARTRE). On sent le dragueur de "minettes" qui sort beaucoup la nuit et qui "emballe" grâce à son argent...

Une discussion polie se déroule devant un café. HENRI passe alternativement de la jovialité d'un frimeur à la gravité feinte d'un parent en deuil. Mais il ne paraît pas très concerné par le drame qui touche son frère. Il avoue sans honte claquer son fric, l'argent que son frère lui verse régulièrement (bénéfices de "l'usine"). *En résumé, les ouvriers de "l'usine" travaillent pour son propre plaisir (il en rit). Il se compare facilement à un pacha.*

Par principe, ISABELLE demande à HENRI *ce qu'il faisait la nuit du crime*. HENRI ménage ses effets et se met en scène. Il répond avec amusement *qu'il a passé la nuit en tête à tête avec une bouteille de whisky* (il montre une bouteille vide). ISABELLE veut savoir *si HENRI avait connaissance de l'état des relations entre GILBERT et son épouse*. HENRI avoue que, *pour lui, GILBERT avait deux amours : FRANCOISE et... "l'usine"*.

Un coup de téléphone prévient ISABELLE que les repreneurs (éventuels) de l'entreprise sont à "l'usine". ISABELLE quitte HENRI.

Celui-ci l'invite à dîner. Intriguée par ce personnage, elle accepte.

En partant, ISABELLE lui demande *s'il a entendu parler de rumeurs sur le possible rachat de l'entreprise par un grand groupe étranger...* HENRI s'étonne. Pour lui, "l'usine" est une source de revenus, rien de plus.

ISABELLE arrive à l'entrée de l'entreprise et trouve son gendarme devant la porte. MARTRE lui a demandé de sortir. Il a déclenché la grève avec occupation des locaux. Il veut prendre en otages les deux investisseurs américains. Enervée, ISABELLE entre dans l'établissement. Tous les ateliers sont arrêtés et désertés. L'ensemble du personnel discute dans le réfectoire de la cantine. ISABELLE, d'autorité, dérange le brouhaha ambiant et demande à voir MARTRE. Le personnel, surpris, répond qu'il est dans le bureau du patron, au premier étage...

Elle entre avec fracas dans le bureau. Elle trouve les deux investisseurs un peu inquiets et MARTRE, nerveux, en face d'eux. Imposant, MARTRE explique à ISABELLE *qu'il se bat pour la survie de l'entreprise et qu'il exige le retour de GILBERT CARON, meurtrier ou pas*. ISABELLE lui tient tête. *Pour le moment, GILBERT CARON est introuvable. Ce qu'elle*

veut, c'est enquêter pour le retrouver. Pour ce faire, elle doit interroger les deux investisseurs. MARTRE cède.

Elle apprend (malgré leur mauvais français) qu'ils n'ont encore jamais rencontré GILBERT CARON. Ils ont été **contactés** par HENRI CARON, propriétaire de 50% des parts de la société (ISABELLE comprend que HENRI lui a caché certaines informations). Mais les deux investisseurs précisent que ***tant que GILBERT CARON est absent, rien ne peut se faire...***

MARTRE interrompt brusquement l'interrogatoire. *Désormais, "l'usine" est sous ses ordres. Il exige le retour de GILBERT CARON.* Il a l'idée (peu lumineuse) de prendre ISABELLE, l'adjudant chef FLORENT (*personnalité d'envergure*), également en otage. ISABELLE refuse vigoureusement. MARTRE tente, de force, de la neutraliser. Elle se défend. Il veut la frapper. Elle esquive et lui envoie une droite qui le met un instant KO. Puis, malgré sa grande colère, *elle accepte d'oublier cette petite dérive. Elle s'en va, emmenant avec elle les deux investisseurs. A partir de là, conclut-elle, la grève reste un droit !*

MARTRE, impressionné par cette femme, la regarde partir, le nez en sang.

A la gendarmerie, ISABELLE envoie deux gendarmes surveiller "l'usine" pour qu'il ne se passe rien de grave. Le commandant ROCHER vient se mettre au courant de l'enquête. ISABELLE maintient la *thèse de "l'homicide involontaire"*. ROCHER apprécie cette version. Mais ISABELLE pense que **tout n'est peut-être pas si simple...** ROCHER lui dit que *le plan "Epervier" se poursuit dans toute la région pour retrouver le fuyard.*

A "l'usine", la grève s'organise. Dans le réfectoire de la cantine, JEAN-CHARLES MARTRE, le leader, tient une assemblée générale : *"seul GILBERT peut les sauver, mais d'un autre côté, sa disparition bloque toute vente"...*

HENRI CARON apparaît dans le hall. Sans s'attarder, il monte vers le bureau de son frère, à l'étage. MARTRE le fait arrêter et reconduire vers la sortie. *"Les profiteurs oisifs sont indésirables"...* HENRI se met en colère. L'entreprise lui appartient (pour partie). Il peut faire appel aux forces de l'ordre et faire libérer "l'usine". Ce

qu'il veut, c'est de l'argent. C'est le sien. MARTRE refuse. HENRI jure de ne pas faire de vagues si on lui donne ce qu'il veut. MARTRE accepte.

Dans le bureau de GILBERT, surveillé par MARTRE, HENRI ouvre le coffre-fort. Il prend une petite somme d'argent. MARTRE aperçoit un dossier marqué "HENRI". Mais HENRI referme le coffre-fort (lui seul a la clef, avec GILBERT). Puis il s'en va, haineux et méprisant.

A la gendarmerie, CLUZEAU fait visiter les lieux à SEBASTIEN, le neveu de MOYNET. SEBASTIEN rencontre ISABELLE et son oncle. Ils parlent gentiment sur les motivations de SEBASTIEN. C'est alors qu'arrive le père de SEBASTIEN. Il vient chercher son fils. ISABELLE aimerait connaître son avis sur l'envie de SEBASTIEN de devenir gendarme... Mais on sent un froid entre le père de SEBASTIEN et MOYNET (son frère), et par voie de conséquence avec toute la gendarmerie. Après son départ (avec son fils), MOYNET raconte. *Quand leur père est mort, il y a eu le testament, la succession... et comme souvent avec les histoires d'argent, ça a fait des histoires entre les héritiers. L'argent est source de drames. Voulant les éviter, MOYNET a préféré prendre ses distances. Mais son statut de gendarme l'a fait passer pour le gendarme qui veut faire sa loi. Depuis, il y a un froid entre eux...*

En parallèle, PLATON apporte les résultats de l'analyse des tâches de sang relevées dans la cuisine des CARON. Il y a deux sortes de sang. Le sang de FRANCOISE CARON (vérifié) et un autre sang qui pourrait appartenir à GILBERT CARON.

Dans un café, on apporte des verres à une table. HENRI est en pleine discussion avec les deux investisseurs étrangers. Ils n'aiment pas le délégué syndical. HENRI négocie la vente de l'entreprise. Ses hôtes annoncent qu'une *restructuration sera nécessaire et sans doute des licenciements...* HENRI, cynique, dit que *c'est la vie mais que dès qu'il aura vendu, l'entreprise et son avenir ne le concerneront plus*. En tout cas, il veut conclure l'affaire au plus vite pour *quitter ce pays "pesant"*. Les deux investisseurs rappellent que sans GILBERT CARON, rien ne peut se faire. Il doit réapparaître, d'une manière ou d'une autre.

La soirée approche. Chez elle, ISABELLE se prépare à sortir dîner avec HENRI.

On toque. Elle est brièvement dérangée par ROCHER. Il est accompagné du maire. *Le plan "Epervier" a été arrêté. C'est un échec.* Il rappelle à ISABELLE que *son souci, après celui de découvrir la vérité, doit être de veiller au bien être de la région. Une affaire grave impliquant GILBERT CARON pourrait nuire gravement à l'économie de la région.* ISABELLE est agacée par cette pression.

En partant, ROCHER fait des compliments à ISABELLE sur sa beauté et sa tenue.

NICOLAS vient chercher un jouet. Il passe la soirée chez les RIVIERE. Il est intrigué par la tenue de sa maman et sur ses intentions. Elle lui assure que *tout ça est fait pour son enquête...*

En quittant le bâtiment, elle croise RIVIERE qui lui conseille de faire attention. *Le frère CARON est très macho et mégalo...* ISABELLE lui rappelle qu'elle sait se défendre.

ISABELLE et HENRI dînent agréablement dans un bon restaurant. HENRI sert un peu de vin à ISABELLE. Ils parlent librement, aimablement. HENRI a un ton courtois et presque attentionné (un rien charmeur). Il ose demander à ISABELLE *pourquoi elle est devenue gendarme...* ISABELLE répond, avec ironie que *c'est pour poser des questions qui dérangent.* Et puis elle enchaîne en demandant *pourquoi HENRI lui a menti à propos de la vente de l'entreprise puisque c'est lui qui a contacté les repreneurs étrangers.* HENRI se sent piégé... *Ce genre d'informations aurait pu compliquer l'enquête.* ISABELLE lui indique que de les cacher *n'arrange rien.* HENRI se justifie : *son frère GILBERT était... est en train de disjoncter. La dépression le guette et le crime confirme tout ça...* *C'est pour le sauver que HENRI a pensé à impliquer un grand groupe étranger. Simplement pour alléger la charge de GILBERT.*

Puis HENRI change de sujet. Il préfère parler d'ISABELLE, de leur soirée en tête à tête.

Soudain SYLVIE, la secrétaire de GILBERT, entre comme une furie. Elle commence à insulter HENRI. Elle lui reproche de *s'empiffrer comme un seigneur quand FRANCOISE vient d'être tué et que son frère a disparu !* Elle est scandalisée.

HENRI, impassible, la regarde avec mépris. SYLVIE finit par gifler HENRI. humilié, il se lève brusquement et veut rendre le coup mais se retient. ISABELLE se lève au même instant, prête à intervenir.

Le directeur du restaurant fait sortir SYLVIE, à peine calmée.

HENRI raconte que *cette "petite garce" de SYLVIE est jalouse parce qu'elle n'a pas eu les honneurs de visiter sa chambre...* Se plaçant en victime, il se rapproche d'ISABELLE. D'une voix charmeuse, il lui prend la main. *Il trouve ce restaurant malsain, alors que chez lui, ils ne seront pas dérangés...* ISABELLE retire sa main. Elle remercie avec courtoisie HENRI pour le dîner mais elle avoue *partager l'avis de SYLVIE*. Elle se lève et s'en va. Vexé, HENRI demande un whisky en se répétant *"toutes les mêmes"*. Puis il trinque, seul et cynique, *"à toi GILBERT, que tu réapparaisse au plus vite"*.

Dans le bureau de ROCHER, ISABELLE écoute Madame le procureur MONESTIER. Cette dernière la prévient qu'elle *marche sur des oeufs*. Les élus et les notables de la région suivent toute l'affaire de très près et se feront un plaisir de sanctionner qui de droit à la moindre maladresse.

Soudain, CLUZEAU surgit dans le bureau du commandant pour annoncer qu'*on vient de retrouver le corps de GILBERT CARON dans le bois*.

Tout le monde s'est déplacé (ISABELLE, ROCHER et MONESTIER). Des chasseurs ont découvert le corps. Les gendarmes sont pourtant persuadés d'avoir fouillé chaque recoin. Mais GILBERT était sous des buissons, dissimulé à l'abri des regards. *A ses côtés, un couteau ensanglanté*. Un des chasseurs est médecin. Après avoir pu examiner le corps, il assure que CARON est mort d'un coup de couteau dans la poitrine. *Néanmoins, la blessure aurait pu (ou dû ?) le tuer sur le coup...*

HENRI surgit. Il a la gueule de bois. Il est bouleversé par cette macabre découverte.

MONESTIER annonce que l'enquête est donc terminée. *GILBERT et FRANCOISE CARON se sont disputés. Elle a pris une balle*

de fusil et lui un coup de couteau. Puis il a voulu se débarrasser du corps mais il a été repéré au péage...

HENRI ne souscrit pas à cette version car GILBERT aimait sincèrement FRANCOISE. Le médecin intervient alors. Il indique *avoir reçu un coup de téléphone la nuit du crime. Un homme voulait apporter une femme gravement blessée, mais il n'a jamais vu les clients...*

Pendant ce temps, on emporte le corps et le couteau, pièce à conviction, pour l'analyser.

ISABELLE modifie la version du procureur : *GILBERT ne voulait pas se débarrasser de son épouse mais la sauver. Elle a dû succomber entre temps... Drame tragique.*

ROCHER ajoute *et surtout pour les employés de son entreprise...*

L'air grave, HENRI préfère cette version.

Tout le monde s'en va. ISABELLE remonte à sa voiture. HENRI la raccompagne. Il lui demande, d'un air détaché, *s'il a paru assez ému. ISABELLE avoue à HENRI qu'il la dégoûte. HENRI réplique en complimentant ISABELLE pour sa beauté.*

ISABELLE se rend à "l'usine" pour annoncer la nouvelle. Elle arrive alors que les employés de l'entreprise rentrent silencieusement chez eux. Le siège est levé. Avec quelques ouvriers, JEAN-CHARLES installe une banderole noire en signe de deuil. *Ils ont appris.*

ISABELLE découvre un JEAN-CHARLES MARTRE sincèrement effondré. *GILBERT CARON était un ami d'enfance et sa mort va précipiter la fin de l'entreprise. Maintenant, HENRI a tous les pouvoirs pour vendre l'affaire aux charognards...*

A son bureau, ISABELLE est attristée que tout se termine ainsi. Son impuissance à agir pour tous ces emplois l'énerve.

Le père de SEBASTIEN amène son fils pour son dernier jour dans la gendarmerie. Il croise MOYNET dans le bureau d'ISABELLE. Hésitant et un peu gêné, il *veut remercier son frère d'avoir permis à SEBASTIEN de faire ce stage. Il l'invite avec sa petite famille à venir déjeuner dimanche prochain. MOYNET accepte avec plaisir. Les deux frères se regardent avec complicité et amour (leurs regards en disent long). ISABELLE est heureuse pour eux. Elle demande à*

SEBASTIEN ce qu'il veut faire. Aujourd'hui, ils ont du temps.

PLATON entre dans le bureau d'ISABELLE. Il apporte le rapport sur l'analyse du couteau trouvé à côté de GILBERT CARON. *Il n'a été trouvé aucune empreinte sur l'arme.* ISABELLE remercie PLATON et range le rapport dans le dossier déjà bouclé. Mais voilà, PLATON lui dit qu'il y a *un problème. Ni GILBERT ni son épouse ne portaient de gants, donc il aurait dû y avoir des empreintes sur le couteau. Ceci prouve qu'il y avait une autre personne.*

ISABELLE a comme un choc. Elle est heureuse et embrasse amicalement PLATON. Elle demande à ROUSSILLON de convoquer le témoin de toute urgence.

Tous quittent la gendarmerie. Ils emmènent SEBASTIEN, excité d'aller sur le terrain.

ISABELLE, accompagnée de MOYNET, de son neveu, et de RIVIERE arrivent à l'usine. Elle trouve JEAN-CHARLES MARTRE à l'atelier de fabrication. Il organise le travail avec méthode et efficacité. Elle lui ordonne de l'accompagner jusqu'à la porte. JEAN-CHARLES, un brassard noir sur la manche, s'exécute.

Près des véhicules de la gendarmerie, ROUSSILLON a prêté une paire de jumelles au caissier du péage. Il observe JEAN-CHARLES et déclare que *ce n'est pas lui...* ISABELLE reçoit le message sur son talkie-walkie. JEAN-CHARLES lui dit que *HENRI est en haut, dans "son" bureau de propriétaire...* ISABELLE déclare à JEAN-CHARLES qu'*il ferait sans doute un bon patron...*

Toujours accompagnée (avec aussi JEAN-CHARLES), elle arrive à l'étage... Elle trouve HENRI, de bonne humeur, en train de trier des papiers. Il salue amicalement les gendarmes et ISABELLE. Heureux, il annonce que *la vente est prévue pour cette après-midi.* ISABELLE ouvre la fenêtre et demande à HENRI de la rejoindre. Il s'approche sans crainte. Dans le talkie-walkie, ROUSSILLON annonce que le témoin est **formel : c'est lui !**

HENRI comprend. JEAN-CHARLES comprend aussi et exige que *HENRI ouvre le coffre-fort et montre le dossier de son frère marqué "HENRI".*

Soudain, HENRI saisit un coupe-papiers, pousse ISABELLE, et se jette sur SEBASTIEN. Il menace de l'égorger. C'est la

panique. Il exige une arme. Sans attendre, RIVIERE lui donne la sienne. Les autres se séparent de la leur. ISABELLE parlemente avec prudence. SEBASTIEN est affolé. HENRI exige une voiture pour s'enfuir. ISABELLE propose à HENRI de remplacer SEBASTIEN, *victime innocente*, par elle-même. Après quelques hésitations, il accepte.

MOYNET récupère et console son neveu. Tous quittent la pièce. ISABELLE et HENRI restent seuls. Il doit terminer ses "rangements". Il attache ISABELLE sur une chaise. Nerveusement, il ouvre le coffre, récupère tout l'argent et sort le dossier cité. D'un air supérieur, il explique que *GILBERT voulait le faire chanter pour qu'il lui vende ses parts, pour sauver "l'usine" de la vente*. Il traite son frère de *"naïf idéaliste"*... HENRI s'approche d'ISABELLE, bloquée sur la chaise. Il a *envie de profiter de la situation*... ISABELLE, courageuse, le traite *d'impuissant*. Il veut la frapper...

Le téléphone sonne : le commandant ROCHER ordonne à HENRI de se rendre. HENRI s'énerve. Il exige *une voiture immédiatement sinon il tue la "gendarmette"*.

Puis il attrape le dossier marqué "HENRI" et le brûle. Sûr de lui, il explique qu'ISABELLE et toute la justice sont devant un dilemme : *si HENRI est arrêté pour meurtre, l'usine sera fermée et ce sera le chômage pour toute une région. Mais si HENRI est laissé en liberté, la survie de l'entreprise et de la région peuvent se négocier*.

La voiture les attend en bas.

ISABELLE, par téléphone, pose le marché au commandant ROCHER : *la liberté pour HENRI CARON en échange de la vie de l'entreprise*...

ROCHER ne sait pas quoi répondre. Autour de lui, personne n'a d'avis. ROCHER répond simplement à ISABELLE *qu'elle fasse au mieux*. ISABELLE remercie son chef. HENRI est inquiet. Il ne sait pas ce que compte faire ISABELLE.

ISABELLE et HENRI s'en vont au volant de la voiture. HENRI a son pistolet braqué sur ISABELLE. Elle conduit. Des tireurs d'élite suivent la voiture sans intervenir. Une armada suit de près ou de loin la voiture (véhicules de la gendarmerie, banalisés, hélicoptère...).

HENRI avoue avec bonheur imaginer *partir comme en lune de miel avec la charmante ISABELLE*... Il est persuadé que

l'intérêt économique de la région (donc les emplois de "l'usine") va passer avant son arrestation.

Décontracté, HENRI raconte à ISABELLE ce qui s'est passé ce soir-là : GILBERT voulait sauver l'entreprise à tous prix, et empêcher la vente. HENRI avait besoin d'argent. Alors il y a eu une engueulade entre HENRI et GILBERT. HENRI a saisi un couteau pour menacer son frère. GILBERT a attrapé son fusil, préparé pour la chasse. HENRI a avancé pour se battre. FRANCOISE s'est interposée au moment où un coup de feu est parti. HENRI s'est jeté sur son frère et une lutte a commencé. GILBERT s'est retrouvé avec le couteau dans le ventre. Panique de HENRI. Pour GILBERT, c'était trop tard. Mais pas pour FRANCOISE...

La voiture avance sur une petite route. Au bout d'une ligne droite, il y a un barrage de gendarmerie. ISABELLE explique à HENRI qu'elle est gendarme et pas juge. Son métier est d'arrêter des suspects, pas de les juger.

Se sentant trahi, HENRI s'énerve, braque son pistolet sur la tempe d'ISABELLE et lui ordonne de quitter la route et de partir à travers champ...

La voiture attaque un terrain très accidenté à travers champ, à travers bois. Les trous, les bosses, les arbres sont évités de justesse, sont franchis tant bien que mal. HENRI se lamente. De toute manière, il a raté sa vie. GILBERT a réussi quelque chose de grand et lui, HENRI, n'a rien fait de bien. ISABELLE lui dit que se rendre serait un premier geste positif. HENRI refuse et se saisit brusquement le volant.

La voiture bascule dans un trou et se plante dans un talus. Un coup de feu retentit.

Blessés, ISABELLE et HENRI s'extraient du véhicule. ISABELLE a une balle dans la jambe. HENRI veut la traîner avec lui. Elle refuse de le suivre. Il la menace de son arme. Des bruits retentissent autour d'eux. D'un geste sec, ISABELLE projette l'arme de HENRI à quelques mètres. HENRI gifle ISABELLE et se précipite vers le pistolet. ROUSSILLON (ancien commando marine) surgit et arrête HENRI.

A l'hôpital, le commandant ROCHER, accompagné par MOYNET et SEBASTIEN, rendent visite à ISABELLE, convalescente. NICOLAS est déjà à ses côtés. Admiratif, SEBASTIEN lui

offre un bouquet de fleurs et lui déclare que *plus que jamais il veut devenir gendarme.*

ROCHER annonce à ISABELLE que le maire envisage une médaille méritoire. ISABELLE dit qu'*elle n'a fait que son travail.* Elle demande à ROCHER ce que va devenir "l'usine". Il lui répond que *MARTRE a rencontré des avocats. Il y a toujours des solutions. Il suffit de les trouver et avec un homme comme MARTRE, il n'y a pas de souci à se faire...*